

Thierry Balloy

ARDECHA II



Mes secondes nouvelles d'Ardèche

EDILIVRE

Boomerang

Le ciel est rougeoyant tel que je l'aime aux aurores. La maison endormie est fermée à double-tour. Il fait frais et déjà mon esprit s'impatiente de s'enfuir. On se sent bien, seul avec son sac à dos, à entreprendre une randonnée. Oh je n'irai pas très loin, juste gravir la montée de la Citadelle jusqu'à La maison du Nenesse, atteindre la terre Guyonnet, et ces crêtes brunes qui m'interpellent. Pas impossible que je croise quelques cochons sauvages ou un renard, dans la campagne endormie de mon village que des oiseaux naïfs complimentent de leur chant jaune. Du côté nord je devine la cité médiévale de Cruas, haut-lieu ouvrier de carrières à ciment et de chaux blanche où travaillait mon beau-père Francis qui me manque chaque jour, parti trop tôt. Impossible de ne pas remarquer ces colossales colonnes de fumées touchant l'azur, celles dégagées par la Centrale qui nous indiquent dans quel sens le vent souffle aujourd'hui. Déjà mes jambes épaisses sont soumises à rude épreuve et le galop de mon cœur intrépide s'accélère, dans cette ascension qui me porte vers les lignes électriques pendantes. Les bras de pylônes siégeant comme les gardiens du temps.

Lignes crépitantes de chaque angle de la Combe sauvage vers Saint-Martin. De là-haut, elles ont une flèche incroyable. Au-delà de ce maquis de cades, chênes et ronces. Résidents de la nature depuis des millénaires, au gré de cet infatigable mistral fou. Derrière ma nuque rouge se trouve l'Atlantide Coullanges, mais mes yeux sont ailleurs, ne pouvant résister à sublimer la Drôme voisine, de l'autre côté du Rhône nébuleux, tourbillons de velours brun après les pluies. En face. Là.

Ça y est ! J'y suis. Pour la buse attentive je suis l'homme aux cheveux noirs. Faisons une pause mon ami à l'âme vagabonde, pour nous régaler de ce panorama unique, idolâtré des anciens guerriers combattants. Retrouvé ce sentiment de paix en lui-même, envahi d'espérance devant un aussi beau spectacle naturel, l'homme prend conscience de la dimension fragile de son environnement. Je m'annonce debout comme un mât de caravelle vivant, voiles au vent à sourire aux gens qui s'activent, ces bipèdes excités de taille minuscule d'en bas, les humains. Comme toi, comme moi.

Courageux, ce sont ces mêmes hommes forts qui ont bâti le joli bourg historique où je vis, avec en son cœur la mère église bombée de basalte, ses ruelles de charme escarpées et étroites. Porches bienveillants pour ce couple d'amoureux. Pierres issues de la rivière Lavezon au caractère bien trempé ! Devant ce chat de gouttière me suivant, j'affiche sans réserve un sourire bleuté, espiègle ; on me prendrait presque pour un déjanté. D'ici je ne distingue aucune brutalité du monde, aucune atrocité, ni cil de jalousie. Point de haine ni repli sur soi tragique, ni orgueil. Ni de zones de non-droit. Je sens la vie ; un artiste impressionniste pourrait exalter sa passion dynamique sur

des toiles captivantes, de ses tubes de peinture purs, manipuler ses couteaux et son chevalet cabossé, pour immortaliser ce qui respire et vibre ici, devant l'éternité. Ressens-tu combien tout est délicat ? En définitive, je ne suis qu'une ridicule goutte d'eau dans le vaste océan du monde.

Au sommet mécène désiré on se sent plus grand, mais point de la trempe d'un conquérant, face au volcan Chieneveri au pied duquel siègent les doux Videaux qui ont vu naître mon premier fils, et grandir, douces hauteurs. Moment de bonheur envoûtant qui me bascule vingt années plus tôt.

Se remarque également que la population croissante depuis vingt ans sur ma commune ardéchoise ne se matérialise pas uniquement dans les classes d'école, les commerces, le trafic routier s'amplifiant, ni sur les listes électorales, non. Ici il fait humainement bon vivre, et le village s'est fortement étendu en feux de parpaings, d'habitations fleuries de lauriers, d'innombrables rénovations révoquant l'abandon. Nous vivons ensemble en harmonie, et c'est bien ainsi.

Une voie verte époustouflante s'ouvre à nous : l'allée de platanes napoléoniens mène les vies mobiles vers le nord, en bordure de la départementale, longeant cette Plaine paisible visitée de chevreuils gracieux, terres de luzerne humides parfumées, maïs léger et colza. En parallèle à ma tendre voie ferrée que je laisse se reposer après ces éprouvants travaux.

Au sud s'étalent la Roche Noire, le défilé de Donzère, et les carrières blanches poussiéreuses de la grande sœur teilloise. Au loin brillent les Eoles de Dyonisos, face à l'homérique autoroute infatigable.

Tandis qu'au centre la montilienne reste sérieuse. C'est une immense galette qui n'a pas échappé au développement

fourmilière de façon incroyable, surplombée par son château des Adhémar ; mais c'est naturellement aux pieds du berceau sucré de nougatine que le plus beau décor dévoile ses étoffes. Vois ! S'imposent comme toujours les 3 Becs, entre le Bas-Vercors et notre Dauphiné ! Entre douce montagne et chaude Provence. Saou et la belle vallée du Diois. De l'autre côté. Renversante nature où nous sommes si peu de choses. Insignifiants.

Je devine Rochebaudin arrosée par la Rimandoule, sculptée de sa barre rocheuse bien distincte, saluant Eyzahut où vivent heureux mes amis France et Bernard, et leurs enfants. Chez eux s'écoute un jazz cuivré jusque tard dans la nuit. On rit et danse oubliant le temps assassin, les doigts excités du verbe facile et les yeux mousseux en amande.

Oh oui, toi belle Drôme, coquine voisine aussi délicate et sublime que mon Ardèche audacieuse, je n'ignore pas les défis amicaux qu'elle te lance depuis des siècles !

C'est fou. J'avais prévu une longue ballade pour me retourner par le ruisseau de Fournas, après Chanaud, puis redescendre par l'autre versant forestier vers Saint-Vincent. Décidément, rien dans la vie ne se déroule comme on le prévoit...

Mon éphémère voyage prend fin ici, chez moi, chez toi. Apprécier ce monde exceptionnel qui adoucit nos tourments jusqu'à les sentir disparaître, au loin. On distingue le dos apaisé d'Angèle qui salue le noble Ventoux et plein nord les montagnes enneigées du Haut-Vercors. Assis sur ce tapis d'herbe et de thym, je me plais roi de mon temps, ensuite allongé aux fougères comme je le faisais minot, dans mes montagnes d'Alba, Valvignères et Saint-Thomé. Rien n'a changé, mis à part mon poids, mes rides, mes râles de mauvais caractère lorsque nos tracas

quotidiens tentent de prendre sur nous le dessus. Et mon appétit que je modère difficilement. Or toi mon pays tu demeures toujours aussi beau, impassible au temps qui s'échauffe, bien que tes buis aient souffert des surprenantes pyrales par pertes colossales. Mortels. Grillés.

Le ciel tout déployé devient mon écran de cinéma. Je suis un boomerang matinal qui court gamin dans la nature et revient au soir homme avec toujours cette même intensité. En toi ma délicieuse terre du Bas-Vivarais avec toujours cette même tonalité.

L'espace est bleu roi, et ce ne sont pas ces quelques nuages qui dénatureront le calme absolu.

Des avions passent dans la toile, à la découper, traînées blanches qui se décomposent lentement au gré des courants des airs, comme en mer. J'irai revoir cette Méditerranée au bord de laquelle je suis né. C'est une multitude d'oiseaux d'acier qui m'intriguent à présent. A différents niveaux d'altitude. Certains sont si hauts que je les distingue à peine, fronçant mon nez généreux au regard noir. Certains sont rapides et d'autres plus « mouligasses », comme on dit chez nous, en Ardèche.

Où filent ces passagers-voyageurs ? Que font-ils ? Pourquoi le monde bouge-t-il aussi vite, sans ne plus rien apprécier ? Faut-il encore bâtir, casser, construire et tout accélérer ?

Mes démons bannis, je me sens invulnérable, passager tranquille d'une ballade qui m'offre repos et paix intérieure, sans billet, ni file d'attente, ni bruit.

L'aérodrome d'Ancône fait décoller quelques coucous étranges, qui tournoient toujours dans le même sens, interdits de s'approcher du site nucléaire du Verseau. Normal. Il en passe un blanc à liserés rouges, tel ce champ à

l'Est d'il y a une heure, au-dessus de mon crâne. Boomerang ! M'ont-ils vu ces vagabonds tous aussi libres, dans leur carlingue ? Et alors ? Cela ne change rien. Aucune agressivité ni besoin matériel ne viendra perturber ces lieux magiques. Ils reviennent, plus près de moi, et me saluent. Je dois les intriguer. Ma réponse est immédiate, en leur montrant mes dents blanches, apaisé. Instant agréable. Eux aussi semblent heureux.

Un petit somme ? Reposons-nous une poignée de minutes, tranquille. Brindille d'herbe en bouche mastiguée, à s'évader en ne songeant à rien. Que l'on est bien !

J'ai parlé tout haut trop vite. Soudain un bruit anormal et métallique envahit la campagne et j'ignore durant plusieurs secondes d'où ce diable provient, en regardant l'azur affolé dans toutes les directions. Terrassé j'ai peur. Que se passe-t-il ? Quel drame accouchera ici-bas ?

Non ! C'est lui. L'avion est en difficulté. Il oscille comme une torche dans le bleu virant au noir en dessous de mes pieds, là-bas vers le nord du village, le Moulin. Une pierre du Moyen-âge impossible à redresser ; elle va s'écraser s'il continue à perdre aussi vite l'altitude, royaume où elle baignait indolente il y a quelques secondes. Bon sang, dites-moi que ce n'est pas vrai ! C'est un cauchemar.

On est parfois intrépide, on veut aller vite et vibrer. Prouver d'être plus fort en se démarquant. Or la prudence n'est pas signe de faiblesse, bien au contraire.

C'est moche à dire mais les miracles n'existent que dans les fables pour enfants : le petit aéronef frappe alors la terre avec une violence dingue, et explose en une terrible boule de feu. Ça sent la mort, personne ne s'est éjecté. Rien ne respire. J'ai envie de crier, ma poitrine me sert comme jamais ! La plaine pleure à mourir. Non ! Ma tête vire en toupie par

toutes les couleurs. Une chaleur immonde vacille à m'envahir. Ce n'est pas possible. C'est à s'en mordre la main, au pire. Je pleure et tournoie comme une brebis blessée, mais le mal est fait.

Le chaos. Des voitures et camions s'arrêtent. Les gens sont des petits points en bas, ils sortent de leur véhicule, courent pour tenter quelque chose, mais rien ne peut éteindre les flammes. Les secours arrivent à une vitesse impressionnante mais la mort a frappé encore plus vite. Une partie du champ de blé est ravagée et l'atmosphère devient odieuse, méprisante, au point de me lancer des invectives, impuissant au drame survenu sous mes yeux, aux premières loges.

Il me faut descendre de mon nuage, ma joie est devenue tas de cendres. Je me sens idiot et naïf tout à coup. Les jambes lourdes, ma démarche anéantit ce jour souillé, à oublier.

Je tombe, transpire comme un bœuf, à deux doigts de basculer dans les vapes... Flûte ! Je suis seul !... L'instant est horrible, ressentant une émotion immorale d'abandon.

- Aahh... Qu'est ce qui se passe ?!... Lâchez-moi !

- Calmez-vous monsieur Testud... émet une voix lointaine.

Je me réveille dans un univers étrange tout de blanc dépeint, au parfum d'eau oxygénée. Vaseux, à l'envers, confus. Rêve ou réalité ? A chaque coup de canon des avions bruyants décollent depuis la piste brûlante goudronnée. Mes Monts d'Ardèche en face sont toujours intacts. On vient de finir de casser la croûte sur cette pelouse grillée. Combien de temps la sieste a-t-elle pu durer ? J'entends au loin Cold Turkey de Lennon vibrer ; les copains zazous se moquent de moi, nébuleux en coulisses en buvant ironiquement de la Syrah de mon ami d'Intras. Manu me fixe, sa main chaude

me tient le poignet gauche, tout tremblant. En sueur.

– Vous avez subi un malaise sur le tarmac monsieur. Vous avez été pris en charge à l'hôpital de la Timone. Vous vous êtes ouvert la tête en chutant, mais tout va bien...

Oh fan' des lunes !... Je me souviens... Envie des Baléares. Les vacances...

Boomerang !... Rien à faire.

J'ai toujours peur de l'avion !...

EXTRAIT

Castagna

Encore une pieuvre de journée en l'an 2032. J'ouvre mes yeux d'oignons épluchés et découvre où je suis : dans cet immense magasin qui bientôt ouvrira ses portes. Sous tension, je range à toute vitesse dans l'enfilade des nombreux congélateurs les derniers poissons, steaks industriels et sacs givrés de légumes livrés par camion autonome électrique, m'assurant que tout soit nickel. Les vacances sont encore loin.

Debout depuis 03H30, j'ai essuyé une peine incroyable à me lever. Ce matin. Travailler 28 heures par semaine c'est peu. Peu en salaire. Surtout que le travail ne me fait point peur. Au café bu dans la cuisine silencieuse, une larme a coulé de ma joue. Cinq années d'ancienneté ne signifient plus rien, que dalle, autour de mes camarades intérimaires. Une musique légère remplit le vaste bâtiment de tôles, non pas pour le bien-être de nos petites mains d'ouvriers mais pour ajuster les derniers réglages sono, mettre à l'aise nos chers clients, interpellés à chaque rayon. Pour acheter, consommer ce qu'ils ne sont pas venus chercher. A chaque allée où je déambule mécaniquement avec mon lève-palette

à commande vocale, les odeurs bousculées et charriées changent, en vie. Vêtements et dessous sexy de toutes tailles aux légumes arc-en-ciel, aux arbres Bonsaï ou appareils photos numériques miniatures, télé enroulable xénon aux cosmétiques aux croquettes-pilules pour chiens, la vaisselle jetable en lot au papier-toilette extra-doux ; chaque jour est une course aux kilomètres pour combler les étals du peuple. Course contre la montre. J'ai bien songé à plusieurs reprises à partir. Changer de trajectoire. A 34 ans, on est jeune et rempli d'espoir. Mais la menace sévère du chômage nous rattrape vite, trop de robotique, la précarité, nous contraignant à conserver ce qu'on a, bon ou moins bon, par crainte pour l'avenir. Un énième numéro dans le puzzle décousu du système. Ils ont tous promis sa baisse, même en réduisant les droits des plus pauvres, et ça dégringole encore. C'est ainsi. Injuste. J'ai toujours haï la voix électronique de cette vilaine pointeuse. Et j'économise quatre sous comme je peux.

Je me dépêche à tout installer. Dans 5 minutes mon service prendra fin. Enfin. Je file aux vestiaires m'engouffrer au fond du bâtiment, derrière le centre auto. Le parfum prégnant d'ici est toujours la même, mi-javel, mi-carton. Chimique. Qui oserait le défier ? Un brin de plastique, aussi. Je quitte mon gilet sans manche épais de l'enseigne qu'on m'oblige à porter, et mes souliers de sécurité semblables à ceux d'un clown, montants coqués. Bon sang, cette absurde publicité diffusée en boucle matraque ma cervelle à m'en faire mal, tout en enfilant mes vêtements de la vie extérieure. Les vrais. Je me force à me boucher les oreilles. Ils le savent bien : nous aussi sommes des clients potentiels. Tous des consommateurs.

09H00 pétantes sonnent. La grande surface ouvre et